



HAL
open science

Le métier de forestier : entre rationalité et sensibilité

Benoît Boutefeu, Paul Arnould

► **To cite this version:**

Benoît Boutefeu, Paul Arnould. Le métier de forestier : entre rationalité et sensibilité. Revue forestière française, AgroParisTech, 2006, 58 (1), pp.61-72. 10.4267/2042/5722 . hal-03449518

HAL Id: hal-03449518

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03449518>

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MÉTIER DE FORESTIER : ENTRE RATIONALITÉ ET SENSIBILITÉ

BENOÎT BOUTEFU – PAUL ARNOULD

DE L'UTILITÉ D'UNE SOCIOLOGIE DES FORESTIERS

Qui sont les forestiers ?

On désigne habituellement par forestier celui qui gère un patrimoine boisé pour son propre compte ou celui d'un tiers. Cette appellation n'est pas sans poser problème : qui sont-ils en réalité ? Combien sont-ils et quelles sont leurs spécificités ? Deux grandes catégories peuvent être distinguées : les propriétaires privés et les gestionnaires publics. À ce premier tour d'horizon, s'ajoutent les élus des collectivités qui jouent un rôle important, notamment au niveau des communes forestières et les salariés de la filière-bois. Une approche quantifiée peut s'avérer utile même si les chiffres restent imprécis. Le tableau I (ci-dessous) récapitule quelques grands recensements d'acteurs intervenant dans la gestion forestière. Ces données sont issues d'enquêtes conduites par différentes institutions selon leurs propres méthodologies. Toutes n'ont évidemment pas le même degré de fiabilité : l'estimation du nombre de propriétaires est par exemple particulièrement délicate compte tenu de l'ampleur de la population concernée et de la difficulté à la comptabiliser. Nous ne discuterons pas de la pertinence des chiffres présentés ici, souvent repris dans différentes publications, mais nous retiendrons qu'il existe des millions de forestiers potentiels reflétant des réalités différentes : un citoyen propriétaire de quelques hectares n'aura certainement pas la même vision de la forêt que la Caisse des Dépôts et Consignations qui effectue des placements financiers dans des plantations de Pins maritimes. Les fonctionnaires chargés de la gestion des forêts forment quant à eux un groupe homogène, d'une taille restreinte et cohérent vu de l'extérieur. Les quelque 7 000 agents de l'Office national des Forêts en particulier, par leurs tenues, leur présence sur tout le territoire ou encore leur logo incarnent aux yeux du grand public le forestier par excellence.

TABEAU I Ventilation des acteurs forestiers selon leur statut

Repères	Privés	Élus	ONF	Filière-bois
1912	1 530 552	non connu	inexistant	non connu
1987	3 253 000	non connu	6 854	non connu
2000	3 495 000	? 5 000	7 053	? 360 000

Sources : enquête Daubrèe, 1912 ; SCEES, 1987 ; SCEES, 1974 ; SCEES, 1999 ; Fédération nationale des communes forestières de France, 2004 ; rapport d'activité de l'ONF, 2003 ; Laboratoire d'économie forestière INRA/ENGREF, 1996.

Remarques : pour l'ONF, seuls sont indiqués le nombre de fonctionnaires ou assimilés ; les forestiers travaillant pour diverses institutions publiques comme les DDAF, l'IFN, l'INRA ou le CEMAGREF ne sont pas figurés ici, faute de chiffres.

Le forestier public : entre doctrine et subjectivité

En décalage avec la multiplicité des regards et les millions de forestiers potentiels (ANCR, 1995 ; Dobremez, 1992), les forestiers publics sont plutôt enclins historiquement à considérer les forêts d'un point de vue utilitaire : des ensembles d'arbres qu'il faut cultiver, gérer et valoriser pour répondre à des exigences économiques. Longtemps, la notion d'aménagement a consacré une forêt fonctionnaliste : elle doit avant tout produire du bois. L'art du forestier consiste aussi à optimiser des outils techniques au service de la production de biomasse. La création de l'Office national des Forêts en 1964 par Edgar Pisani, alors ministre de l'Agriculture, doit permettre selon les propos du directeur général de l'époque, Christian Delaballe, de « *produire plus, produire mieux, produire et récolter moins cher, vendre mieux* ». La doctrine officielle a d'abord tenté d'imposer une conception technico-économique du métier de forestier. Les aspects sensibles de cette profession ont souvent été évacués, enfouis ou masqués. Rares sont les travaux évoquant cette part d'ombre d'un métier vu longtemps comme un service et non pas comme un plaisir. Nous émettons l'hypothèse que les aspects sensibles constituent pourtant un ressort puissant de la vocation forestière. Comment dans ces conditions concilier sensibilité et rationalité ? Est-il possible aujourd'hui pour le forestier d'assumer, voire de revendiquer, une dimension créative et affective de son métier au sein d'une institution telle que l'Office national des Forêts ? Pour répondre à ces interrogations, nous nous sommes appuyés à la fois sur une analyse historique des changements de paradigmes intervenus dans la profession et sur les résultats de récentes enquêtes auprès des forestiers de l'ONF.

DU TEMPS DES CERTITUDES À CELUI DES CONTESTATIONS

Les Trente Glorieuses ou l'époque de la rationalité triomphante

La création de l'École nationale du Génie Rural, des Eaux et des Forêts en 1965 par la fusion de l'École nationale des Eaux et Forêts créée en 1824 et de l'École nationale du Génie rural fondée en 1919 est concomitante de la naissance d'un nouveau corps d'État, celui des Ingénieurs du Génie rural, des Eaux et des Forêts (IGREF). Pour les élèves qui se destinent à la gestion forestière, le terme de conservateur des Eaux et Forêts est alors abandonné (AIGREF, 2001), sans doute jugé trop rétrograde. On lui préfère celui d'ingénieur, symbole de modernité, de technicité mais aussi d'alignement sur les autres grands corps techniques de l'État comme celui des Mines ou des Ponts et Chaussées. L'élite forestière entre alors dans ce que Jean-Claude Thoening appelle « *l'ère des technocrates* » (Thoening, 1973). Cette étape historique marque l'avènement d'une conception fonctionnaliste de la forêt : la technique est mise au service de la production (Buttoud, 1983).

Le législateur fait confiance à ces "forestiers-experts" pour gérer la forêt publique ou privée et leur offre des outils à la mesure de leurs ambitions. Ingénieurs, institutions et législations doivent permettre de dynamiser une filière-bois en construction. En l'espace de quelques années sont créées toutes les structures modernes chargées d'animer et de mettre en place une politique forestière dynamique : l'Inventaire forestier national par l'ordonnance du 24 septembre 1958, les Centres régionaux de la Propriété forestière par la loi du 6 août 1963, l'Office national des Forêts par la loi du 23 décembre 1964 et enfin l'Institut pour le Développement forestier par la loi du 15 juillet 1968. Le modèle forestier prend exemple sur son grand frère agricole qui semble jouer un rôle ambigu d'attraction-répulsion. Les Directions départementales de l'Agriculture et de la Forêt (DDAF) interviennent auprès des propriétaires privés à l'aide de politiques incitatives. Près de 2 millions d'hectares de forêts privées et communales sont ainsi reboisés avec l'aide des crédits du Fonds forestier national, fonds spécial du Trésor, créé en 1947. Par ailleurs, la science

est mise au service d'une rationalisation de la gestion forestière. Du choix d'essences à croissance rapide comme le Douglas aux tables de production, le forestier a foi dans le progrès et le maniement de nouveaux outils techniques pour optimiser la croissance des peuplements.

Les années 1980 ou l'infléchissement du productivisme

Les orientations productivistes étatiques des années 1960 se heurtent cependant rapidement à leurs premiers contradicteurs. L'Office national des Forêts, en tant que gestionnaire de forêts publiques, devient la cible privilégiée de ces attaques. « *L'obsession du productiviste* » que veut développer C. Delaballe, premier directeur général de l'ONF, déclenche le courroux de ceux qui prendront plus tard l'appellation d'environnementalistes. L'ouvrage qui cristallise ces oppositions répond au titre provocateur de *France, ta forêt fout le camp !* (Demesse *et al.*, 1976). Ce pamphlet, écrit par des forestiers syndicalistes, dénonce vigoureusement les conséquences environnementales des enrésinements massifs qui appauvriraient les sols et qui entraîneraient une perte de variétés d'espèces végétales ou animales. Des conflits éclatent localement comme par exemple en forêt de Réno-Valdieu dans le département de l'Orne (Moriniaux *in* Corvol *et al.*, 1997). Sur ce massif, les détracteurs de l'ONF font appel à une rhétorique sensible pour défendre leur conception d'une « *belle et haute futaie* » et dénoncent les enrésinements massifs qui sont essentiellement réalisés en forêt privée. Les forestiers perçoivent ces opposants comme de « *doux rêveurs* » (propos rapportés par Vincent Moriniaux). Selon eux, l'impératif technico-économique doit primer sur la dimension esthétique ou symbolique de la forêt. Peu nombreux sont ceux qui notent que les enrésinements sont surtout le fait des propriétaires privés. Dans les forêts domaniales, ils ne concernent que quelques cas exceptionnels (Arnould, 1994).

L'opposition irréductible entre rationalité économique d'un côté et discours esthétisants de l'autre s'estompe progressivement. De nombreux signaux institutionnels dans les publications internes ou externes illustrent ce rapprochement des positions et cette atténuation des conflits. Un certain nombre de concepts (habitat, flux, écotone, biomasse...) sont adoptés et désormais partagés par des forestiers déjà préparés par les initiatives de pionniers tels Guinier ou Duchaufour. En déployant un argumentaire dépassionné, les environnementalistes vont réussir à infléchir les positions du corps des techniciens et des ingénieurs forestiers d'État (Otto, 1998 ; Rameau, 1996). Un enseignement des sciences de la nature (pédologie, phytosociologie, biométrie) va être progressivement mis en place dans les écoles forestières de Nancy et des Barres (Puyo, 2001). La forêt privée va servir de laboratoire à de nouveaux traitements sylvicoles dits "proches de la nature" comme la futaie irrégulière (Carbiener, 1995). Il n'en demeure pas moins que certains conflits demeurent dans les forêts les plus prestigieuses (Hellström et Rytälä, 1998).

LES ANNÉES 1990 OU LE TEMPS DES DOUTES

De nouvelles attentes et préoccupations sociales

Si les forestiers restent toujours porteurs d'un discours technique, ils conviennent que la forêt ne peut se réduire à un alignement d'arbres ou d'arbustes (Bredif et Boudinot, 2001 ; Corvol *et al.*, 1997). Le mirage de la "forêt-investissement" productive de plus-value a été sérieusement remis en question par les ouragans Lothar et Martin de décembre 1999. Notre société urbaine attend de la forêt qu'elle remplisse au mieux sa fonction de "poumon vert" (BVA, 1991 ; Maresca, 2001 ; Dobré *et al.*, 2005). L'écologie et la protection de la nature sont désormais institutionnalisées au travers de congrès forestiers mondiaux et européens dans lesquels les forestiers sont impliqués. Le XII^e Congrès forestier mondial au Canada en septembre 2003 intitulé

La forêt, source de vie fait ainsi la part belle aux services environnementaux rendus par les écosystèmes forestiers mondiaux (Barthod, 2003). La forêt se trouve plongée au cœur des préoccupations sociales, économiques et environnementales qui traversent notre société. L'aménagiste ne peut plus se cantonner à un simple rôle de technicien de la forêt : il gère bien plus qu'une simple ressource en bois. Il doit tenir compte de préoccupations écologiques, géographiques ou sociologiques et de la pression des visiteurs (Boutefeu, 2006). L'emblématique forêt de Fontainebleau accueille par exemple trois fois plus de visiteurs par an que le musée du Louvre (Maresca, 2001).

Une multifonctionnalité déséquilibrée

Le forestier est confronté à l'imaginaire et à l'inconscient collectif, véritables ressorts de l'engouement de nos concitoyens pour les sylves. Pour tenter de réduire la fracture entre le monde des professionnels de la forêt et les aspirations des citoyens, des concepts nouveaux ont vu le jour : celui de "multifonctionnalité", de "gestion intégrée" ou "participative" ou de "forêt durable" (Bredif et Boudinot, 2001). Ces initiatives ont pour but de concilier ce qu'il est convenu d'appeler les trois grandes fonctions de la forêt : économique, écologique et sociale. Malgré cette politique d'équilibre de la part de l'Office national des Forêts, qui se présente comme un modèle de gestionnaire durable, les faits sont tenaces : même dans les grandes forêts franciliennes, la fonction économique reste dominante. Et pour cause, elle est constitutive du métier de forestier qui trouve en elle sa justification sociale. Elle correspond également à une nécessité financière pour la pérennité de cet établissement public à caractère industriel et commercial.

Doit-on pour autant conclure à une fracture insurmontable entre une logique technico-économique prônée par les forestiers d'un côté et de l'autre les attentes d'une société qui veut avant tout "consommer" de la "nature-spectacle" ? Une enquête menée auprès des forestiers (cf. encart pour la méthodologie, ci-dessous) montre qu'on ne saurait réduire ces derniers à de froids techniciens dépourvus de toute sensibilité. Leur identité sociale est complexe et aujourd'hui en pleine mutation.

Encart

Méthodologie des enquêtes auprès des forestiers de l'ONF

Les citations et l'analyse qui en découle sont issues en grande partie d'interviews réalisées lors d'un travail de recherche exploratoire sur les perceptions et les représentations des forestiers de l'ONF à Rambouillet (Boutefeu, 2003). S'inspirant des méthodologies dites "ethnographiques" prônées par l'École de sociologie de Chicago, des entretiens approfondis ont été conduits à l'aide d'un guide thématique. L'objectif consiste à amener l'interlocuteur à s'exprimer librement sur des sujets choisis (relations à la nature, à l'ONF, aux acteurs forestiers). Les propos personnels et subjectifs sont privilégiés aux discours institutionnels bien connus par ailleurs. Les informations ainsi recueillies sont croisées avec celles obtenues par d'autres moyens comme l'observation des acteurs dans leurs tâches habituelles. Cette façon de procéder n'est évidemment pas soluble dans les mythes de la reproductibilité et de la représentativité de la démarche scientifique mais permet de capter de l'information originale, pertinente et signifiante. Elle est couramment pratiquée dans les différents champs des sciences humaines et sociales comme la sociologie, la géographie ou encore l'anthropologie.

Satisfaits du matériau brut recueilli sur Rambouillet en 2003, nous avons procédé de la même manière sur d'autres terrains d'étude (massif de Chartreuse, massif du Val Suzon) auprès des différents acteurs de la forêt. L'analyse que nous proposons ici s'appuie essentiellement sur seize entretiens dépouillés auprès de forestiers. Nous tenons les retranscriptions correspondantes à la disposition des lecteurs.

AUJOURD'HUI : UNE SENSIBILITÉ DIFFICILE À EXPRIMER

Le paysage : derrière la futaie, l'esthétique

Tout choix technique reflète un parti pris idéologique plus ou moins conscient (Terrasson, 1988). À cet égard, l'exemple des discussions traitant des notions de futaie régulière ou irrégulière est éloquent (tableau II, ci-dessous). La futaie régulière est à la fois un modèle économique, technique, esthétique et philosophique. Le forestier doit intervenir fortement sur les processus naturels pour atteindre ses objectifs de production. La notion de belle forêt élançée est liée à la satisfaction éprouvée à éduquer un peuplement de fûts majestueux, droits, propres, ordonnés, sans broussaille. Le forestier attend de pouvoir contempler une futaie régulière à l'image d'une cathédrale. Dans ce modèle, la forêt est soumise au travail séculaire du forestier. Ce dernier n'en ignore pas pour autant les contraintes écologiques mais essaie de les dépasser. Son art de gestionnaire est déterminé par des normes, des tables de production, des modèles de croissance...

Au contraire, la futaie irrégulière préfère composer avec les processus naturels plutôt que de les contraindre ou de les brusquer (Pro Silva, 1993). La notion de belle forêt est liée à la présence d'un maximum de biodiversité. Le forestier attend de pouvoir être surpris par la richesse et la diversité de sa forêt, foisonnante de vie animale et végétale, à l'image d'un jardin d'Eden. Son travail, s'il doit rester discret, n'est pas absent. Les quelques très beaux arbres sont appréciés tant pour leurs qualités économiques qu'esthétiques. Le forestier se soumet aux cycles sylvicoles. La gestion, parce que plus fine, est difficilement formalisable et modélisable, faisant ainsi une large place aux aléas de la nature et à l'imprévisibilité des facteurs écologiques.

Cette dualité, symptomatique de la profession, vient étayer la thèse selon laquelle les forestiers ne sont pas uniquement experts en techniques de plantation ou d'exploitation. Ils ont également des considérations plus profondes sur leur métier, synonyme de vocation. L'esthétique, l'imaginaire et le sensible tiennent une place centrale. Au-delà des choix de gestion se cache également, en filigrane, une dimension philosophique — celle du rapport à la nature — qui est fréquemment évacuée. Lors des entretiens menés, il a été parfois difficile d'échapper aux discours techniques habituels et de centrer les propos sur des problématiques de fond, d'ordre philosophique ou sociologique.

TABLEAU II Les arguments sous-jacents du débat entre régularistes et irrégularistes

	Futaie régulière	Futaie jardinée
Caractéristiques visuelles et esthétiques.....	Régularité Homogénéité Perspectives visuelles possibles à l'intérieur du peuplement Géométrisation verticale et horizontale	Irrégularité Hétérogénéité Perspectives limitées à l'intérieur du peuplement Structuration complexe
Caractéristiques sensibles.....	Maîtrise Travail du forestier visible	Spontanéité Effacement du travail du forestier
Rapport à la nature.....	Nature optimisée grâce au forestier Domination Contrôle	Nature avec laquelle le forestier compose Soumission Liberté
Type de sylviculteur.....	Sylviculteur agronome	Sylviculteur jardinier

De même que l'agriculteur ne se définit pas que comme un producteur de légumes ou de viande, le forestier n'est pas qu'un fournisseur de bois. Le métier véhicule également une dimension hédoniste. Un agent d'une forêt périurbaine avoue ainsi sa satisfaction à contenter les visiteurs : *« je me sens plus proche des visiteurs que des autres usagers parce qu'ils prennent du plaisir, ils se font plaisir. Quelque part, je veux dire je suis pas étranger à leur plaisir »*.

Le forestier, à l'instar du jardinier, peut se sentir l'âme d'un artisan créateur s'il cherche à appréhender les attentes esthétiques des visiteurs. La technique peut alors se faire le relais d'un sens de la composition, voire de la mise en scène pour ce qui concerne l'aménagement des grands carrefours de chasse dans les anciennes forêts royales, par exemple. La subjectivité du professionnel peut ainsi s'exprimer à travers la vocation paysagère des forêts. Pourtant, force est de constater que le côté créatif du métier — celui de véritable architecte des forêts — n'est pas assumé ou revendiqué comme il l'est par exemple chez les urbanistes. La réflexion n'en est encore qu'à ses balbutiements, elle se résume pour l'instant à des prescriptions techniques afin de ne pas “choquer” ou “heurter” la sensibilité du grand public. Le rôle de créateur d'espaces et de paysages n'est pas valorisé à l'heure actuelle.

Le territoire : parcelles gérées et coins aimés

Si la politique forestière a du mal à intégrer ces notions de paysage et d'esthétique, c'est sans doute aussi parce que le forestier accepte difficilement l'idée d'une réflexion qui s'étende au-delà de sa sphère professionnelle. Il entretient un lien affectif fort avec ce qu'il considère parfois abusivement comme « sa » forêt. *« L'amour de la forêt, de la culture de l'arbre »* sont des expressions qui reviennent souvent dans la bouche des interviewés. La forêt est bien plus qu'une ressource en bois. Seul, dans l'intimité du couvert des frondaisons, le forestier connaît les moindres recoins d'une forêt qu'il voit évoluer au fil des saisons. Il y est profondément attaché, et ce sentiment d'appropriation est fort comme en témoigne le propos suivant d'un forestier interrogé en région parisienne : *« je crois que c'est le dénominateur commun entre tous les forestiers. C'est la façon dont on s'approprie la forêt. C'est assez passionnel, c'est pas rationnel du tout »*.

L'appropriation peut être géographique, territoriale mais également symbolique voire affective. Chaque agent de terrain aime rendre visite à « ses coins », « ses » arbres remarquables, autant de lieux intimes qu'il n'est pas prêt de révéler au non-initié. Les grandes forêts royales ou ecclésiastiques, souvent chargées d'histoire, fécondes en légendes de toutes sortes, sont des lieux de mystères, de rêveries. L'imaginaire peut prendre le pas sur le regard technique habituel. La forêt, ressource en bois, s'avère alors un bien patrimonial et culturel. Le gestionnaire en est le gardien. Il entretient un lien organique et affectif au nom d'une intégrité qu'il peut sacraliser. Ne parle-t-on pas par exemple de futaie “cathédrale” ? Cet emprunt au vocabulaire religieux n'est sans doute pas fortuit et la notion de bois sacré n'est peut-être pas si exotique qu'elle y paraît. Comme tout trésor doit être protégé et défendu, le forestier souhaite conserver seul la primauté du contact avec « sa » forêt. Un jeune ingénieur faisait ainsi la confidence suivante : *« C'est vrai que globalement un forestier si on collait un mur sur sa forêt et si on le laissait tranquille, je pense qu'il serait content ! »*.

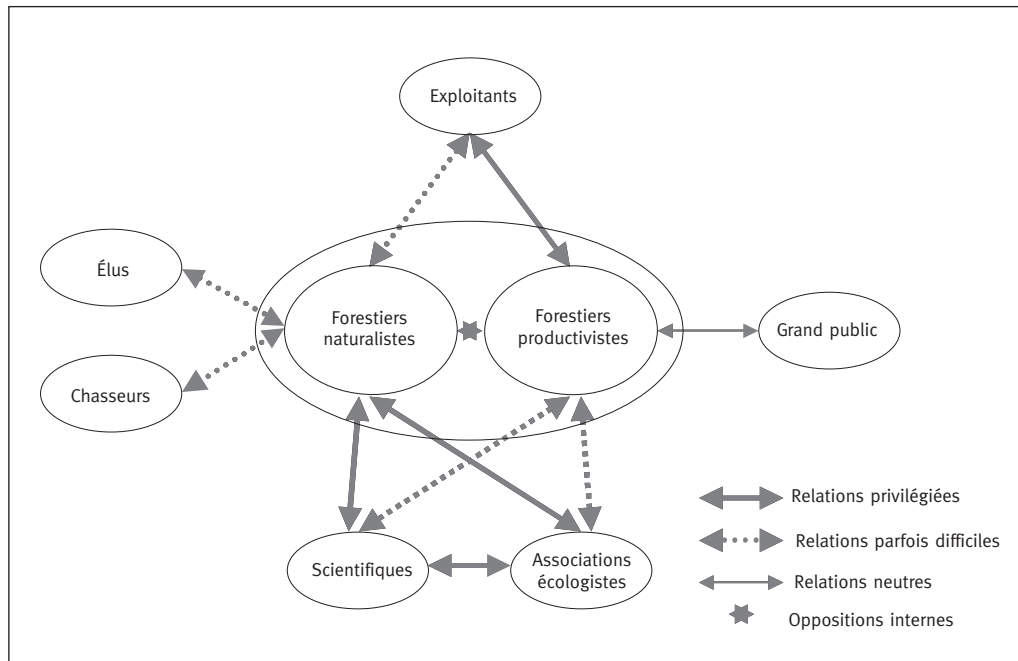
L'étude menée auprès de certains agents de l'Office national des Forêts en région francilienne montre que la dimension sensible du métier est beaucoup plus développée chez les agents de terrain que chez les encadrants : les ingénieurs, s'occupant de plusieurs milliers d'hectares d'espaces boisés, sont peu enclins à s'identifier à un territoire spécifique. L'appropriation devient quant à elle politique chez les hauts fonctionnaires en charge des dossiers forestiers. Ainsi Pierre Lascoumes démontre que le ministère de l'Agriculture a toujours souhaité conserver la mainmise

sur la gestion des forêts face au ministère de l'Environnement (Lascoumes, 1999). Et si ce dernier a vu son influence et ses prérogatives augmenter ces dernières années, il ne demeure pas moins que les agents en charge des questions forestières au sein du ministère de l'Écologie font partie pour leur très grande majorité du corps des ingénieurs du Génie rural, des Eaux et des Forêts.

Les débats techniques ou la sensibilité refoulée

De manière schématique, les enquêtes exploratoires citées précédemment ont permis de distinguer deux courants qui traduisent deux sensibilités différentes chez les forestiers : les “naturalistes” et les “productivistes” (figure 1, ci-dessous). Les premiers regroupent principalement des agents et des techniciens. Ils participent activement aux travaux des comités scientifiques locaux chargés de conseiller l'ONF sur le suivi des mesures de gestion en faveur de la biodiversité. Ils prônent une meilleure prise en compte de l'environnement dans la gestion forestière et soutiennent les projets de création de réserves biologiques dirigées ou de réserves intégrales. Ils se définissent comme des forestiers « *écologues* » et non pas « *écologistes* », trop marqués politiquement à leurs yeux. Opposés aux « *écolos* », comme ils les surnomment ironiquement, on trouve les forestiers “productivistes”. Classiquement, ils sont attachés à la primauté de la vocation productive de la forêt. Ils ne participent pas aux travaux des naturalistes et sont opposés à la création des réserves intégrales qui constitueraient à leurs yeux un sacrifice d'exploitabilité. Ils s'appellent parfois entre eux « *classiques* », « *traditionnels* » ou « *productivistes* ». Cette appartenance à une école de pensée détermine des conceptions du métier. La plupart des débats et des oppositions internes (mode de traitement, mise en place de réserves intégrales, choix des essences et des itinéraires sylvicoles) résultent de ces deux tendances.

FIGURE 1 DEUX ÉCOLES DE PENSÉE : LES “NATURALISTES” ET LES “PRODUCTIVISTES”



Par ailleurs, l'identification à l'un ou l'autre de ces courants crée des rapprochements ou au contraire une méfiance vis-à-vis de certaines catégories d'acteurs locaux (cf. figure 1, p. 67). Les "naturalistes" coopéreront ainsi naturellement avec les scientifiques ou les associations écologistes tandis que les "productivistes" privilégieront les relations avec les acteurs de la filière-bois. Notons que cette distinction, même si elle fait sens pour les forestiers rencontrés dans les forêts domaniales de l'Île-de-France, reste grossière et simpliste. Elle fonctionne tout de même dans d'autres contextes comme en Bourgogne où de manière caricaturale un forestier environnementaliste est affublé par ses pairs du sobriquet d'« *escroc-lo* ». Pour autant, cette dualité ("naturalistes" et "productivistes") ne peut pas résumer à elle seule la structuration des sensibilités forestières. Elle constitue simplement une première grille de lecture. Une analyse historique plus fine resterait à entreprendre pour comprendre l'émergence des problématiques environnementales dans le corps forestier. Elle devrait s'attacher à identifier des « *avant-gardistes* », des « *pionniers* », ceux qui ont relayé avant tous ces thématiques en interne et qui se sont rapprochés des positions défendues par les environnementalistes. Ces pistes de recherche, dont nous ne faisons qu'esquisser les contours, devraient aussi porter sur les stratégies adoptées par les instances officielles de l'ONF pour susciter ou au contraire étouffer le débat autour de ces enjeux nouveaux au sein de l'établissement.

UNE IDENTITÉ FORESTIÈRE EN MUTATION

L'institution pour retrouver du sens

Il n'est pas aisé d'accéder aux représentations des forestiers. Ils évoluent dans un univers professionnel construit autour d'indicateurs censés objectiver et rationaliser la gestion forestière. Leur légitimité sociale repose sur la reconnaissance de leurs compétences techniques. Les considérations artistiques évoquées précédemment sont par conséquent reléguées au second plan. Elles le sont d'autant plus que l'identité du forestier se construit à la fois sur des valeurs individuelles et collectives. Un socle de valeurs communes indiscutables définit et rappelle les devoirs des forestiers. Ainsi, les choix de gestion sont systématiquement motivés au nom d'une « *sacro-sainte notion d'intérêt général* » (Buttoud, 1983). Pourtant, à y regarder de plus près, cette notion est équivoque : doit-on défendre et protéger la forêt, produire du bois pour l'économie nationale ou encore répondre aux attentes des usagers ? Malgré ce télescopage des fonctions, les forestiers d'État restent très attachés à l'Office national des Forêts, véritable institution à leurs yeux qui défend les valeurs universelles de l'intérêt général et constitue une autorité reconnue. La citation suivante illustre l'attachement des agents à leur établissement : « *à l'ONF, même les personnels administratifs, ils appartiennent à la maison ONF, c'est des gens de l'ONF. Il y a vraiment ce sentiment d'appartenance qui est très fort. Tout le monde a envie que ça reste une maison, la maison de l'ONF* ».

Cette métaphore illustre bien l'institutionnalisation de l'établissement. L'appartenance à la "maison ONF" donne au forestier une identité (Kalaora, 1980 ; Kalaora et Poupardin, 1984). La justification de sa fonction sociale passe par l'institution. Le forestier se projette en elle en même temps que celle-ci se projette en lui. Il en vient à s'approprier et à défendre ses valeurs. L'ONF peut en retour suggérer un sens à donner à son métier.

Les attributs du forestier : entre fonctions utilitaires et symboliques

Toute institution, religieuse ou laïque, se caractérise par des rites, des cérémonies, des objets spécifiques qui sont autant de marqueurs sociaux et de symboles dans lesquels se reconnaissent ses membres. L'ONF n'échappe pas à la règle. Les signes et les symboles sont nombreux : logo,

tenue de terrain, uniforme, arme de service, marteau forestier. Tous ont une fonctionnalité (utilité) mais portent en eux également une charge symbolique (valeur) (tableau III, ci-dessous). L'uniforme est par exemple un instrument de représentation. Il faut distinguer la tenue n° 1, c'est-à-dire l'uniforme de cérémonie, de la tenue de terrain. La première est peu connue du grand public. Sa ressemblance avec les tenues militaires est forte : képi, galons, médailles rappellent ceux des gendarmes. Elle véhicule des valeurs militaires, prônées par l'ancienne administration des Eaux et Forêts. L'uniforme incarne le prestige, la fierté de représenter cette institution défunte dont l'ONF aime à conserver et à perpétuer le souvenir. L'aspect protocolaire et militaire associé à l'uniforme de cérémonie ne sied pourtant pas à tout le monde, notamment à certaines femmes qui l'associent à des valeurs passéistes et rétrogrades. D'une manière générale, les signes distinctifs du forestier créent une scission entre un courant traditionaliste et un autre progressiste. L'exemple du marteau est flagrant. Depuis quelques années, constatant un nombre important d'accidents de travail comme des luxations de l'épaule, la direction générale de l'Office a cherché à remplacer le marteau par l'utilisation de bombes de peinture. Beaucoup s'y sont opposés, invoquant la tradition et l'image du forestier. Un technicien interrogé à ce sujet nous a livré son interprétation : « *l'histoire du marteau, on lui donne plus de valeur que ce qu'il n'a, ça c'est sûr (...)* C'est pas par ce qu'il est, mais par ce qu'il véhicule ».

TABEAU III Les attributs ou les actions du forestier : entre outils de travail et charge symbolique

Exemples d'attributs ou d'action	Outils de travail (fonction utilitaire)	Valeurs associées (fonction symbolique)
Marteau.....	Désignation des arbres	Sceau de l'Administration forestière Beauté du geste ancestral
Arme de service	Dissuasion, protection	Respect du droit, incarnation de l'autorité publique
Uniforme de cérémonie	Tenue de représentation	Prestige de l'uniforme, valeurs militaires (grade, discipline)
Vente de bois	Opération commerciale, vente des coupes	Puissance, respectabilité de l'institution forestière

Que ce soit le marteau, l'uniforme ou l'arme de service, tous ces objets courants concourent à une même fonction : renforcer le sentiment d'appartenance et d'identification au corps forestier (Kalaora, 1980). S'ils prêtent parfois à sourire en interne comme en externe, les forestiers se reconnaissent cependant encore dans beaucoup de ces rituels. Même si les progressistes, dont font partie les femmes, adhèrent plus difficilement aux valeurs militaires héritées des Eaux et Forêts, ils restent attachés malgré tout à une certaine image du forestier. La modernisation de certaines pratiques, autour notamment de démonstrations de type ludique et technique, réalisées par exemple dans des martéloscopes, révèle un souci de communiquer sur les actes techniques les plus anciens et les plus légitimes. Les signes d'appartenance à la profession peuvent être plus discrets : ils se structurent autour d'un langage commun, d'un logo, d'une couleur vert "feuillage" omniprésente dans une ligne de vêtements de terrain adoptée par tous... Grâce à leur charge symbolique, ces identifiants sociaux revivifient les croyances, soudent et renforcent la cohésion autour des valeurs de l'institution. De même, les cérémonies, telles le martelage ou les ventes automnales de bois, contribuent à la définition collective de l'identité de la communauté forestière. Mais, en même temps, ce corpus de rites laisse peu de place à l'affirmation de convictions plus personnelles et ne favorise pas un travail d'autocritique. La singularité trouve difficilement sa place dans une institution qui veut conserver le monopole du sens à donner à la vocation forestière.

DEMAIN : VERS UNE SENSIBILITÉ ASSUMÉE ?

L'identité du forestier d'État s'est construite sur un socle de valeurs collectives incarnées et défendues par une institution, l'Office national des Forêts. Même si l'établissement sort d'une crise sociale importante, les agents restent attachés aux valeurs professionnelles comme aux rites et aux objets symboliques de toute une profession. Cependant, cet attachement rime parfois avec normalisation et contrôle social, au détriment des débats d'idées. Historiquement, il semble que ce soit au cours des périodes de crise et de mutation que les sensibilités ont pu s'exprimer, parfois alors de manière exacerbée. Par exemple, la remise en cause du credo productiviste par des environnementalistes qui commençaient à se structurer en associations puissantes dans les années 1970 a eu un écho fort chez les forestiers. Aujourd'hui, l'image que l'institution cherche à renvoyer est plutôt celle du forestier "expert".

Pourtant, face à une société de plus en plus exigeante en matière de qualité et à la recherche d'émotions en forêt, les discours techniques classiques n'ont pas beaucoup de résonance. Les dernières enquêtes d'opinion révèlent l'étendue de l'ignorance de nos concitoyens en matière forestière (Dobré *et al.*, 2005). Sans abandonner les compétences techniques qui lui sont reconnues, le forestier ressent la nécessité d'adapter sa communication. Faire converger la gestion forestière avec les attentes de la société passe aussi par la question du sens à donner à la profession de forestier public (Badré et Descamps, 2005). En effet, des ruptures et des distorsions apparaissent assez nettement entre la forêt rêvée de l'Office national des Forêts, c'est-à-dire plutôt productive et rentable bien que riche en biodiversité, et celle du grand public. Est-ce parce que l'institution forestière a régulièrement affirmé la primauté de la rationalité sur la sensibilité qu'elle se trouve prise au dépourvu pour comprendre des demandes sociales qui n'ont souvent rien de rationnel ? Récemment, une réflexion s'est amorcée au sein de l'établissement. Ces problématiques traduisent également des enjeux de pouvoir et de savoir pour contrôler l'espace forestier : s'il veut rester légitime, l'Office national des Forêts doit prouver qu'il est capable de gérer des territoires en intégrant ces contraintes sociales. Sans répondre aux besoins exprimés par la profession de se former à de nouveaux outils pour appréhender des demandes sociales, cet article montre qu'en tous les cas, une partie des réponses est à rechercher du côté de l'identité du forestier.

Benoît BOUTEFEU

Doctorant ENS-LSH/ONF
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
15, Parvis René Descartes
F-69342 LYON CEDEX 07
(benoitboutefeu@hotmail.com)

Paul ARNOULD

Professeur des Universités
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
15, Parvis René Descartes
F-69342 LYON CEDEX 07
(parnould@ens-lsh.fr)

Remerciements

Les auteurs tiennent à remercier chaleureusement Anne-Marie Granet et Patrice Mengin-Lecreux de l'Office national des Forêts pour leurs relectures critiques, leurs suggestions et leurs remarques constructives.

BIBLIOGRAPHIE

- AGENCE NATIONALE DE CRÉATION RURALE (ANCR). — La Forêt, les savoirs et le citoyen. Regards croisés sur les acteurs, les pratiques et les représentations. — Le Creusot : Éditions ANCR, 1995. — 376 p.
- ARNOULD (P.). — La Forêt française entre nature et culture. Habilitation à diriger les recherches (texte de synthèse). — Université de Paris IV Sorbonne ; École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud, 1994. — 374 p.
- ASSOCIATION DES INGÉNIEURS DU GÉNIE RURAL, DES EAUX ET DES FORÊTS (AIGREF). — Des officiers royaux aux ingénieurs d'État dans la France rurale. — Paris : Éditions Tec & Doc Lavoisier, 2001. — 690 p.
- BADRÉ (M.), DESCAMPS (H.). — Entretien avec Michel Badré : la forêt au rythme des sciences et de la société. — *Natures Science Sociétés*, n° 13, 2005, pp. 428-436.
- BARTHOD (C.). — Le XII^e Congrès forestier mondial. — *Revue forestière française*, vol. LIV, n° 6, 2003, pp. 511-522.
- BOUTEFEU (B.). — L'Aménagement forestier en France : à la recherche d'une durabilité à travers l'histoire. — *Vertigo*, vol. 6, n° 2, 2006, 15 p. (disponible en ligne à l'adresse URL : <http://www.vertigo.uqam.ca/>).
- BOUTEFEU (B.). — Perceptions et représentations du métier de forestier. Enquête au sein de l'Office national des Forêts à Rambouillet. — Paris : Muséum national d'Histoire naturelle, 2003. — 105 p. (Mémoire de DEA "Environnement : Milieux Techniques et Sociétés", réalisé sous la direction de P. Arnould).
- BREDIF (H.), BOUDINOT (P.). — Quelles forêts pour demain ? Éléments de stratégie pour une approche renouvelée du développement durable. — Paris : L'Harmattan, 2001. — 249 p.
- BRULÉ VILLE ASSOCIÉS (BVA). — Les forêts périurbaines. Tome 3-Île de France. — 1991. — 71 p.
- BUTTOUD (G.). — L'État forestier. Politique et Administration des forêts dans l'histoire française contemporaine. — Nancy : INRA - Laboratoire d'Économie forestière de l'École nationale du Génie rural, des Eaux et des Forêts, 1983. — 691 p. (Thèse d'État de l'Université de Nancy II).
- CARBIENER (D.). — Les Arbres qui cachent la Forêt. La gestion forestière à l'épreuve de l'écologie. — Aix-en-Provence : Edisud, 1995. — 243 p.
- CORVOL (A.), ARNOULD (P.), HOTYAT (M.), sous la direction de. — La Forêt, perceptions et représentations. — Paris : L'Harmattan, 1997. — 401 p.
- DEMESSE (N.), PERSUY (A.), FISCHER (R.). — France, ta forêt fout le camp ! — Paris : Stock, 1976. — 236 p.
- DOBRÉ (M.), LEWIS (N.), DEUFFIC (P.), GRANET (A.-M.). — La Fréquentation des forêts en France : permanence et évolutions. — *Rendez-vous techniques*, n° 9, 2005, pp. 49-59.
- DOBREMEZ (J.-F.). — La Forêt des arbres toujours mais tant d'autres choses. — Paris : Rageot, 1992. — 174 p.
- DUBOURDIEU (J.). — Manuel d'aménagement forestier : gestion durable et intégrée des écosystèmes forestiers. — Paris : Office national des Forêts ; Éditions Lavoisier, 1997. — 244 p.
- Gestion (la) durable des forêts tempérées — *Revue forestière française*, vol. XLVIII, numéro spécial, 1996, 252 p.
- HELLSTRÖM (E.), RYTILÄ (T.). — Environmental forest conflicts in France and Sweden : Struggling between local and international pressures. — Joensuu (Finland) : European Forest Institute, 1998. — 111 p.
- KALAORA (B.). — L'Institution forestière et son système de valeurs : proposition de recherche. — Orléans : INRA - Laboratoire d'Économie et de Sociologie rurales, 1980. — 32 p.
- KALAORA (B.), POUPARDIN (D.). — Le Corps forestier dans tous ses états : de la restauration à la belle époque. — Orléans : INRA - Laboratoire de recherches et d'études sur l'économie des industries agricoles et alimentaires, 1984. — 189 p.
- LASCUMES (P.), sous la direction de. — Instituer l'environnement. Vingt-cinq ans d'administration de l'environnement. — Paris : L'Harmattan, 1999. — 233 p.
- MARESCA (B.). — La Fréquentation des forêts publiques en Île-de-France. — Département Évaluation des Politiques publiques du CREDOC, 2001. — 39 p.
- OTTO (H.-J.). — Écologie forestière. — Paris : Institut pour le Développement forestier, 1998. — 397 p.
- PEYRON (J.-L.), coordinateur. — L'Aménagement forestier, hier, aujourd'hui, demain. — *Revue forestière française*, vol. LI, numéro spécial, 1999, 350 p.
- PUYO (J.-Y.). — Enseignement forestier et sciences sociales : « le grand nulle part » (1824-1914). — *Les Études sociales*, n° 34, 2001, pp. 7-22.

PRO SILVA. — Actes du 1^{er} congrès européen. Pour une forêt belle et productive. — Besançon : Pro Silva, 1993. — 243 p.

TERRASSON (F.). — La Peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient les vraies causes de la destruction de la nature. — Paris : Éditions Sang de la terre, 1988. — 187 p.

THOENING (J.-C.). — L'Ère des technocrates, les cas des Ponts et Chaussées. — Paris : Éditions d'Organisation, 1973. — 317 p.

LE MÉTIER DE FORESTIER : ENTRE RATIONALITÉ ET SENSIBILITÉ (Résumé)

Quel regard portent les sciences humaines et sociales sur la profession de forestier à l'Office national des Forêts ? Sur un plan historique, la tentation technocratique et l'assurance technicienne de certains forestiers durant les Trente Glorieuses ont rencontré l'opposition des écologistes. Les positions du corps forestier se sont alors assouplies et des thèmes comme l'écologie ou plus largement l'environnement font désormais partie de la rhétorique et de la panoplie forestière. Aujourd'hui, une recomposition du métier de forestier s'opère. Si certains caressent encore le rêve d'une foresterie rationnelle et objectivable, d'autres veulent assumer une subjectivité ou une sensibilité dans la conduite des peuplements. Par ailleurs, l'identité forestière, qui puise ses racines dans l'histoire des Eaux et Forêts, est également en mutation : des marqueurs sociaux, des rituels et des attributs continuent à incarner des valeurs communes et partagées mais ils perdent de leur charge symbolique. L'établissement, en pleine réforme financière, sociale et territoriale se retrouve face à ses contradictions. Les nouvelles demandes en forêt l'obligent à abandonner une vision exclusivement technico-économique de la forêt et à opter pour des discours plus accessibles.

THE FORESTER'S PROFESSION – BETWEEN RATIONAL THINKING AND SUBJECTIVE FEEL (Abstract)

How do the human and social sciences view the profession of forester at the Office national des Forêts (French National Forestry Board)? Historically, the technocratic approach and technical self-confidence of many foresters during the post-World War II years met with opposition from the environmentalists. As a result of this confrontation, the positions of the forestry corps became more flexible and topics such as ecology or more generally the environment entered into common forestry parlance. Today, the forester's profession is in the process of recomposition. While some still nurture the dream of wholly rationalised forestry based on documented data, others are willing to accept and advocate a subjective dimension and feeling in respect of stand management. Furthermore, the identity of foresters, which is rooted in the history of the Water and Forestry Administration, is also undergoing change: social markers, rituals and attributes are still the embodiment of their shared values but have lost their symbolic significance. The Board, which is experiencing a complete financial, social and territorial transformation, is contending with its internal contradictions. The new demands associated with forests compel it to set aside the exclusively technical and economic approach to forestry and adopt a more readily accessible language.
